

Marx écologiste

A propos du livre de John Bellamy Foster, Marx écologiste^{1/}

Michaël Löwy*

JOHN BELLAMY FOSTER EST LE PRINCIPAL RÉDACTEUR DE LA *MONTHLY REVIEW* – la célèbre revue de gauche fondée dans l'après-guerre par Paul Sweezy et Harry Magdoff –, qui a pris, sous son impulsion, une orientation de plus en plus écologique. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages importants qui renouvellent profondément le débat sur l'environnement. D'abord *Marx's Ecology. Materialism and Nature* (New York, Monthly Review Press, 2000), qui présente les analyses de Marx sur la « rupture du métabolisme », c'est-à-dire la perturbation du système des échanges entre sociétés humaines et environnement naturel, produite par le capitalisme.

Par la suite un recueil d'articles, *Ecology Against Capitalism*, (New York, Monthly Review Press, 2002) dont l'hypothèse fondamentale est la suivante : il existe une contradiction inhérente entre le système capitaliste, fondé sur le besoin d'expansion, d'accumulation et de croissance illimitée, et les écosystèmes de la planète. Un facteur particulièrement important dans ce conflit est le poids décisif, dans les économies capitalistes avancées, des intérêts liés aux énergies fossiles et au complexe automobile-industriel, avec tout ce qui en découle (le réseau routier, l'urbanisme, etc).

Le capitalisme fonctionne comme un *Juggernaut* dont le moteur est la recherche obsessionnelle de l'accumulation et du profit. Or, la planète ne peut pas supporter une production de biens et de déchets qui double tous les 25 ans : il n'y a pas de « truc » technologique qui permette une croissance économique illimitée dans le cadre d'une biosphère limitée. Économiser de l'énergie, produire des voitures qui gaspillent moins d'essence, c'est bien, mais ce n'est pas du tout une solution à un problème qui est global et immense.

La conclusion de l'auteur est que l'humanité se trouve à un tournant historique : pour sauver la civilisation humaine et la vie sur la planète il ne suffit pas de ralentir les tendances destructrices du système, il faut les *inverser*, avant que l'environnement ne soit irréversiblement mutilé. Il y a urgence, parce que nous commençons déjà à transgresser certains seuils écologiques critiques.

Le défi est donc de repenser le progrès, de dépasser la conception purement quantitative promue par l'économie de marché capitaliste. L'alternative serait

* Michaël Löwy a récemment publié *Les Aventures de Karl Marx contre le baron de Münchhausen : introduction à une sociologie critique*

de la connaissance (Syllepse, 2012).

^{1/} Paris, Éditions Amsterdam, 2011, traduction A. Blanchard, J. Gross et C. Nordmann.

DOSSIER/KARL MARX

un développement associant l'écologie et la justice sociale, fondé sur les vrais besoins sociaux (et non ceux artificiellement créés par le marketing), démocratiquement définis par la population. Cela ne peut pas résulter d'un simple changement des comportements individuels, mais appelle une transformation structurelle, à caractère « éco-socialiste », portée par des mouvements sociaux combattifs. Cela implique, entre autres, de dépasser l'actuelle séparation et hostilité entre défenseurs de l'environnement et syndicats arc-boutés sur la défense de l'emploi – comme ce fut le cas aux États-Unis, autour de la question de la forêt ancienne de la zone Pacifique nord.

Pour gagner les travailleurs et leurs syndicats à leur lutte, les écologistes doivent rompre avec leur indifférence sociale, et être capables de faire des propositions concernant la « reconversion écologique » de la force de travail des industries qui détruisent l'environnement (comme l'abattage des forêts pour le compte des grandes entreprises capitalistes du bois), une question que se posent déjà certaines organisations syndicales.

Le livre qui vient de paraître en français, *Marx écologiste*, contient quatre textes du recueil *The Ecological Revolution*. Trois concernent l'écologie de Marx, et le quatrième propose une analyse marxiste de la contradiction insurmontable entre capitalisme et écologie. Il serait souhaitable que les autres onze chapitres de l'édition américaine trouvent eux aussi un éditeur français, parce que ce livre est un apport précieux à la réflexion socialiste sur l'écologie.

Comme il l'avait déjà fait dans son livre sur l'écologie de Marx, Bellamy Foster prend comme point de départ la philosophie matérialiste de la nature chez Marx, directement inspirée par les écrits d'Épicure (sujet de sa thèse de philosophie), un matérialisme non déterministe et non réductionniste qui lui permet, tout au long de sa réflexion, de ne pas séparer l'humanité de l'histoire de la nature. Face aux conceptions dualistes qui prédominent aujourd'hui dans les débats sur l'écologie, opposant les perspectives « anthropocentriques » et « écocentriques », Marx apporte un point de vue dialectique qui s'intéresse à l'interaction entre société et nature.

Cependant, le point le plus fort de l'argumentation de Foster au sujet de Marx est sa mise en évidence de la critique par l'auteur du *Capital* du caractère destructeur du capitalisme. Pour Marx, la dynamique de ce mode de production irrationnel produit une « rupture irréparable » de l'« interaction métabolique » (*Stoffwechsel*) des humains avec la terre – « un métabolisme exigé par les lois naturelles de la vie elle-même » – avec des conséquences dramatiques : perte de fertilité des sols, désertification, déforestation, pollution des villes.

Lecteur attentif des travaux du chimiste allemand Justus von Liebig, Marx lui rend hommage dans les pages du *Capital* : son mérite immortel fut d'avoir développé, du point de vue de la science de la nature, « le côté négatif, c'est-à-dire destructeur, de l'agriculture moderne ». Loin d'être « productiviste », comme prétendent certains écologistes hostiles au marxisme, Marx pensait que « tout l'esprit de la production capitaliste est en contradiction... avec les

conditions permanentes de la vie exigées par la chaîne des générations successives » (*Capital*, vol. 3). Cette analyse de la « rupture métabolique » suscitée par le capital est une des contributions les plus importantes de Foster à une nouvelle lecture, d'inspiration écologique, des écrits de Marx.

Bellamy Foster s'intéresse aussi à la conception marxienne de l'alternative socialiste comme un monde où les producteurs associés régulent rationnellement leurs échanges, leur relation métabolique avec la nature – ce qui permet un autre rapport, beaucoup plus respectueux des « conditions permanentes de la vie ».

Ici ou là, Bellamy Foster, me semble-t-il, force un peu l'interprétation, par exemple au sujet du passage suivant de Marx dans les *Grundrisse* :

« Ainsi donc, la production fondée sur le capital crée d'une part l'industrie universelle, c'est-à-dire le surtravail en même temps que le travail créateur de valeurs ; d'autre part un système d'exploitation générale des propriétés de la nature et de l'homme. [...] Le capital commence donc à créer la société bourgeoise et l'appropriation universelle de la nature et établit un réseau englobant tous les membres de la société : *telle est la grande action civilisatrice du capital*.

« Il s'élève à un niveau social tel que toutes les sociétés antérieures apparaissent comme des *développements* purement *locaux* de l'humanité et comme une *idolâtrie de la nature*. En effet la nature devient un pur objet pour l'homme, une chose utile. On ne la reconnaît plus comme une puissance. L'intelligence théorique des lois naturelles a tous les aspects de la ruse qui cherche à soumettre



DOSSIER/KARL MARX

la nature aux besoins humains, soit comme objet de consommation, soit comme moyen de production^{2/}. »

Je ne vois aucun moyen de faire une lecture écologique et anticapitaliste de ce texte ; l'admiration trop peu critique de Marx pour l'œuvre « civilisatrice » de la production capitaliste est ici tout à fait explicite. Heureusement, ce n'est pas le dernier mot de Marx sur la question, mais ce passage illustre les tensions qui traversent son œuvre, tensions qu'il faut reconnaître pour les dépasser.

La principale limitation de Marx était, selon Bellamy Foster, qu'il ignorait l'importance de l'écologie dans la révolte contre le capitalisme. J'ajouterai une autre critique : Marx, et plus encore Engels, ont souvent défini la révolution socialiste comme l'élimination des rapports de production capitalistes qui étaient devenus des obstacles – des « chaînes » – pour le libre développement des forces productives créées par ce mode de production lui-même.

Or, il est aujourd'hui évident qu'une transformation socialiste/écologique doit changer aussi bien les relations de production que les forces productives, ainsi que les modèles de consommation, les systèmes de transport et, en dernière analyse, toute la civilisation capitaliste. On pourrait appliquer à l'appareil productif ce que Marx écrivait au sujet de l'appareil d'État, après la Commune de Paris : les travailleurs ne peuvent pas s'en emparer pour le mettre à leur service, mais doivent le remplacer par une autre forme de pouvoir.

Quoi qu'il en soit, par ses livres, et par sa réflexion sur Marx, John Bellamy Foster est devenu un des auteurs les plus importants, influents et novateurs de la gauche écologique aux États-Unis et dans le monde (ses livres ont déjà été traduits en chinois !).

^{2/} K. Marx, *Fondements de la critique de l'économie politique*, Paris, Anthropos, 1967, p. 366-367.